

Vanessa HARDING, *The Dead and the Living in Paris and London 1500-1670*. Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 345 p., illustr., append., bibliogr., index.

Joël Noret

Volume 30, Number 1, 2006

Une anthropologie de la paix?
An Anthropology of Peace?
¿Una antropología de la paz?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/013855ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/013855ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Noret, J. (2006). Review of [Vanessa HARDING, *The Dead and the Living in Paris and London 1500-1670*. Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 345 p., illustr., append., bibliogr., index.] *Anthropologie et Sociétés*, 30(1), 268–270.
<https://doi.org/10.7202/013855ar>

d'entre eux de catholiques pratiquants, leurs discours se démarquent cependant du discours strictement religieux, politique et militant. Leurs logiques se divisent en deux registres qui ne recoupent pas les phases de la carrière du bénévolat dégagées par Serge Paugam (Paugam *et al.* 1997) : pragmatique (le bénévolat en tant qu'extension du travail professionnel) et relationnel (le bénévolat en tant qu'accomplissement d'une mission sociale et morale) (chapitres 5, 6, 7). Dans ce contexte, les médecins revalorisent l'examen clinique (interroger, examiner, toucher) comme outil de soin privilégié (chapitre 8). Mais du point de vue diagnostique, toutes les plaintes n'ont pas la même importance ; toutes ne sont pas considérées comme relevant du soin humanitaire. La légitimité de la plainte fait ainsi l'objet d'une négociation¹ dans laquelle la douleur est considérée et valorisée comme un critère pertinent (chapitre 9). Le diagnostic s'inscrit donc dans une définition particulière de la situation.

Cette étude riche en détails, au style clair et direct, fait parfois songer aux travaux anthropologiques de Lorna Rhodes, aussi attentifs aux acteurs singuliers qu'aux contradictions inhérentes à certaines activités thérapeutiques (soigner dans une unité d'urgence psychiatrique ; punir et soigner dans une prison de haute sécurité), inscrites au cœur même de l'ordinaire.

Références

- P.-H. KELLER et J. PIERRET (dir.), 2000, *Qu'est-ce que soigner? Le soin, du professionnel à la personne*. Paris, Sytos.
- PARIZOT I., 2003, *Soigner les exclus. Identités et rapports sociaux dans les centres de soins gratuits*. Paris, Presses Universitaires de France.
- PARIZOT I., P. CHAUVIN, S. PAUGAM, 2005, « The Moral Career of Poor Patients in Free Clinics », *Social Science & Medicine*, 61 : 1369-1380.
- S. PAUGAM, I. PARIZOT, J. DAMON et F. FIRDION, 1997, « La relation humanitaire. La mission France de médecins du monde à Paris » : s.p., in *Rapport Médecins du monde*, janvier 1997.

Samuel Lézé (Samuel.Leze@ens.fr)
Laboratoire des sciences sociales
École normale supérieure
48 boulevard Jourdan
75014 Paris
France

Vanessa HARDING, *The Dead and the Living in Paris and London 1500-1670*. Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 345 p., illustr., append., bibliogr., index.

L'objectif déclaré de cet ouvrage très documenté, reposant sur un travail important dans les archives des deux villes étudiées, est d'éclairer la vie urbaine et le changement social à

1. De ce point de vue, la description de la catégorie « souffrance » et ses usages aurait peut-être apporté un éclairage sur une politique de l'écoute qui se dissémine dans de nouveaux dispositifs d'aide sociale. La note 90 (227-228) se contente de résumer la floraison, d'ailleurs très discutable, de travaux d'anthropologie de la souffrance.

l'époque moderne à partir des pratiques de prise en charge de la mort. Celles-ci sont considérées comme un révélateur, comme un angle d'approche « de la culture et de l'expérience urbaines » (p. 2), et le propos se centre donc d'emblée sur les pratiques sociales plutôt que sur l'expérience de la mort, le deuil ou les attitudes face à la mort (p. 7). Le travail de V. Harding est bien informé des paradigmes sociologiques et anthropologiques, et il intègre par exemple pleinement l'idée que les acteurs urbains possédaient diverses identités et étaient partagés entre différentes loyautés (p. 2-3), ou encore que cohabitaient dans les villes étudiées différents points de vue et opinions (p. 11-12). V. Harding souligne plutôt la continuité des pratiques entre Paris et Londres, même si les contextes politiques et religieux furent assez différents dans les deux villes pendant la période considérée. L'histoire parisienne fut, en particulier, plus troublée et violente, et les changements introduits à Londres par la Réforme, sans conflit majeur, menèrent aussi à des évolutions incontestables des pratiques. Les divergences entre les deux villes ne sont pas ignorées.

V. Harding montre aussi, rejoignant entièrement la perspective anthropologique ouverte par R. Hertz (qui figure en bibliographie mais n'est pas cité), comment les morts faisaient, dans les sociétés urbaines étudiées, pleinement partie du monde des vivants. Elle privilégie un découpage thématique, à l'intérieur duquel elle réintroduit des exposés chronologiques. Elle aborde ainsi d'abord la question de la présence massive de la mort dans les contextes urbains parisiens et londoniens à partir des taux de mortalité très élevés et des épidémies régulières qu'ont connus les deux villes au cours de la période qu'elle considère.

L'auteure développe ensuite sur plusieurs chapitres les enjeux sociaux et symboliques liés au placement des morts dans l'espace urbain. Elle insiste sur le rapport étroit entre inégalités sociales et distribution spatiale des défunts. Certains lieux étaient évidemment plus valorisés socialement (religieusement et statutairement) que d'autres, comme l'intérieur des églises ou leur pourtour immédiat dans les cimetières qui les entouraient. Mais les couches moyennes et pauvres de la population urbaine devaient se contenter d'inhumations à la périphérie des cimetières paroissiaux, ou dans d'autres cimetières situés hors des paroisses, voire dans des fosses communes.

Les chapitres suivants évoquent les funérailles urbaines, qui sont considérées, une fois encore de façon pertinente d'un point de vue sociologique ou anthropologique, comme des moments de ressaisissement des identités et des affiliations du mort et des groupes impliqués dans les obsèques. Mais le développement de courants protestants méfiants à l'égard du fait rituel, ou la place occupée par l'économie des funérailles et les enjeux sociaux de celle-ci, ne sont pas pour autant ignorés. Soucieuse de restituer la complexité des contextes urbains qu'elle décrit, V. Harding ne cherche jamais à simplifier. Ce respect de la complexité et le souci de restituer les différents points de vue coexistant sur les funérailles et la place des morts dans les deux villes tout au long de la période considérée constituent un autre point fort de l'ouvrage.

Par ses qualités méthodologiques, son souci du contrôle empirique des interprétations avancées et sa pertinence théorique, l'ouvrage est impressionnant et présente un caractère heuristique pour l'ensemble des sciences sociales des faits funéraires et du changement social. Un regret cependant, pour terminer. V. Harding semble reprendre à son compte le vieux schéma hertzien et durkheimien selon lequel les rites funéraires restaurent nécessairement l'unité sociale et renforcent l'intégration d'une société. Cela la mène parfois à considérer que les funérailles ne parvenaient pas pleinement à assurer ce rôle « traditionnel » dans les cas étudiés (p. 233, 283). Au lieu de considérer en conséquence que les funérailles se sont trouvées affaiblies au cours de la période considérée, n'aurait-il pas été plus pertinent de reconnaître sans

ambiguïté que les faits funéraires (re)produisent et exhibent à la fois les relations d'entraide et les inégalités sociales (largement soulignées par V. Harding dans le cas qui l'occupe), les identités et les différences statutaires? Éviter d'attribuer *a priori* une fonction de restauration de l'intégration sociale aux funérailles aurait permis d'envisager celles-ci comme moment de (re)production tant des solidarités que des conflits sans y voir nécessairement un paradoxe.

Joël Noret (jnoret@ulb.ac.be)
 Fonds national de la recherche scientifique
 Centre d'Anthropologie Culturelle
 Institut de Sociologie de l'Université Libre de Bruxelles
 44 Avenue Jeanne
 B-1050 Bruxelles
 Belgique

Robert DELIÈGE, *Les castes en Inde aujourd'hui*. Paris, Presses Universitaires de France, 2004, 275 p., bibliogr., index.

Robert Delière aborde une thématique de taille, celle de la caste et des castes en Inde. Depuis longtemps, cette thématique alimente de nombreux débats chez les anthropologues, et chez les indianistes en particulier. Le fil conducteur de l'ouvrage s'intéresse donc à la façon dont les chercheurs pensent la caste et étudient les castes, cette catégorie à la fois sociale et politique, individuelle et collective, d'apparence figée mais tellement adaptée au fil du temps.

La caste est un enjeu fondamental dans l'Inde d'aujourd'hui, aussi bien pour les pratiques collectives et individuelles qu'en termes d'ajustements politiques ou sociétaux. L'ouvrage, qui rassemble les principaux concepts et notions liés à la caste, s'adresse aux étudiants et chercheurs en sciences sociales, indianistes ou pas, qui souhaitent comprendre la complexité des rapports entre les castes dans une société en profond bouleversement. Le lecteur trouvera ainsi un outil pédagogique et un outil de savoir au sujet d'une situation sociale et politique qui, loin de s'engluer « dans un immobilisme rétrograde », nous montre les conditions de l'adaptivité à la vie moderne. C'est ainsi que, tout au long de cet ouvrage, R. Delière parle en termes de dynamisme, processus, mécanisme de transformation, étayant ses propos de références bibliographiques et d'exemples de terrain.

L'auteur ne propose pas de remise en question forte de l'idée ou de l'utilisation de la caste dans les études indiennes, mais préfère brosser un panorama des principales études, celles qui orientent encore les débats et la pensée critique. Ainsi, l'approche de Louis Dumont, référence en la matière, côtoie les apports des historiens qui ont travaillé sur l'Inde indépendante. Au lieu de présenter la caste comme une institution millénaire qui aurait perdu son authenticité avec le temps, Robert Delière préfère voir en elle une institution changeante, adaptative. À cette fin, cet ouvrage se concentre sur de nombreux exemples ethnographiques pris dans les évolutions de ces dernières décennies.

Le postulat principal de l'auteur est donc que la caste n'est pas la trace d'un système archaïque, qu'elle n'est pas non plus un reliquat du colonialisme, mais qu'au contraire, la caste a persisté en s'adaptant aux développements récents de la société indienne (c'est-à-dire à la